

YVES RAVEY

**BUREAU
DES ILLETTRÉS**

roman



LES ÉDITIONS DE MINUIT

BUREAU DES ILLETTRÉS

YVES RAVEY

BUREAU DES ILLETTRÉS



LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 1992 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement
ou partiellement le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur
ou du Centre français du copyright, 6^{bis} rue Gabriel-Laumain, 75010 Paris.

Je rentrais de San Donato et j'avais oublié la mort de Celidora. Je ne pensais plus que de façon intermittente à ma fille qui s'était défenestrée dans son immeuble de la Landgasse à Munich. Je m'étais installé dans mon appartement, dans cette ville la plus détestable du monde où j'avais juré de ne jamais vivre et où je vivais pourtant. Ma mère habitait toujours dans une rue adjacente, mais je ne la voyais plus depuis le suicide de ma fille (elle disait que je répétais toujours les mêmes choses, ce qui est vrai). Je ne rencontrais plus grand monde depuis que j'avais quitté mon travail de professeur d'arts plastiques et depuis que j'avais envoyé promener mon éditeur qui avait trouvé inconsideré et non abouti mon travail sur John Fante et Thomas McGuane. Je n'avais de toute manière plus rien à faire de mon éditeur ni de mon ex-travail de professeur d'arts plastiques, j'attendais que la fortune me tombe dessus et la fortune m'est tombée dessus (la suite nous dira

comment je m'y suis pris pour dévier sa trajectoire à la dernière seconde). Elle a pris les traits de mon cousin que je n'avais pas revu depuis des lustres, que je n'avais en fait rencontré que deux à trois fois dans ma vie, et encore, c'était quand nous étions enfants lui et moi, lui vivait dans une HLM et moi à cinquante kilomètres de son HLM, en bordure de la route nationale qui relie Vaubant et Mulhouse, ville presque aussi détestable que Vaubant.

La première fois que j'ai vu mon cousin, il m'a passé des dessins animés de Walt Disney qu'il projetait avec un appareil à main sur la porte de sa salle de bain. Quand j'allais chez lui, c'était en Peugeot 203, avec mon père qui était alcoolique et ma mère qui était la plus affectueuse de toutes les mères, preuve qu'il ne faudra s'attendre à rien d'original venant de moi, en effet combien d'enfants de mon âge ne seront-ils pas partis pour un dimanche des années 50 en Peugeot 203 avec leur père alcoolique et leur mère très affectueuse (l'inverse est aussi possible, évidemment, mère alcoolique, et père très affectueux, mais ce n'était pas mon cas).

Revenons à mon cousin, c'était durant l'hiver 1959, j'avais six ans et il me passait des dessins

animés de Walt Disney dans son couloir, il s'appelait Golo, Nussbaum comme moi. En ce temps-là, mon père prenait rarement sa Peugeot 203, et nous partions rarement en famille. Quand je repense à la voiture paternelle et que j'écris son nom, Peugeot, je m'attends toujours à tracer un P comme celui de Peugeot, avec un entrelacs, un peu maniéré, la boucle du P étant un peu outrée, c'est dire que la marque de cette voiture qui était une voiture commerciale est restée ancrée dans mon esprit. Golo est venu une fois avec ses parents me voir dans la ville que j'habitais, entre Mulhouse et Vaubant, sur le bord de la route nationale, c'était le même hiver. Quand je l'ai revu des années plus tard, il m'a dit qu'il se souvenait avoir vu ma grand-mère, qui était également sa grand-mère, assise sur la table de notre cuisine, en train de tricoter, elle disait qu'elle se mettait en altitude parce que la chaleur montait.

Le père de mon cousin, mon oncle, buvait à peu près autant que mon père, je pense aussi qu'il serait vain de tenter sur ce plan-là des comparaisons. Il travaillait aux usines Peugeot, dans un atelier de montage. Mon père, lui, était serrurier dans cette ville entre Mulhouse et Vaubant. J'ai comme autre souvenir les voitures allemandes qui pas-

saient sur la route nationale, avec leurs phares blancs, dès le début du mois de juin, qui descendaient sur la Côte d'Azur et annonçaient l'été ; je ne savais rien de tout ce qui se situait au-delà de cette petite ville dont j'étais séparé par la route nationale qui faisait frontière entre les quartiers neufs où était construite notre maison et le vieux centre, je connaissais de la mer les coquillages que les voisins ramenaient dans leur Simca familiale à la fin août, sinon, rien d'autre. Par contre je connaissais bien l'est de ma ville, le Grand-Est, qui s'étendait jusqu'au Danube, jusqu'à Salzbourg, Vienne, la frontière hongroise.

J'ai dit que la fortune avait pris les traits de mon cousin, je rentrais de San Donato, et je ne savais ce que j'allais devenir. Malgré les injonctions du grand Jean Tobil-Tessandre (J.T.T.), mon inspecteur pédagogique, j'avais décidé de quitter l'enseignement, en conséquence de quoi je n'allais pas tarder à être démuné. J'avais aussi envoyé pâtre mon éditeur qui me reprochait mon incurable manière d'écrire dans tous les sens, et non sans maladresse, c'étaient ses mots, et j'avais perdu par là tout espoir (en lui écrivant qu'il pouvait aller se faire mettre) de gagner un peu d'argent.

Ma fille Celidora s'était suicidée, je restais inconsolable. Deux ans auparavant, elle enlevait un premier prix d'interprétation au festival de Maryland (en jouant Scriabine), puis elle se défenestrait dans son appartement de Munich. Je l'avais envoyée dans cette ville pour qu'elle apprenne les langues étrangères, dont l'hébreu, et elle avait poursuivi en parallèle ses études à Salzbourg, au Mozarteum. J'étais dans une situation impossible, l'enquête n'avait rien révélé et personne ne croyait en un acte de démence, Célidora était une fille équilibrée et qui réussissait tout ce qu'elle entreprenait, elle interprétait à la perfection les compositeurs russes, dont elle s'était fait en peu de temps une spécialité, c'était donc du côté de son père qu'il fallait chercher les causes de ce suicide. Je vivais dans un sentiment permanent de culpabilité et personne ne m'approchait, personne ne venait me voir non plus, je passais des heures entières dans l'appartement de cette ville horrible qui comptait des habitants encore plus horribles, et je n'écrivais plus, j'étais devenu incapable de penser le moindre mot. Ajoutez à cela que les conseils du grand Jean Tobil-Tessandre (J.T.T.) m'étaient passés par-dessus la tête, et vous comprendrez que je n'avais plus aucune perspective.

J'écrivais ce roman-ci, mais avec tant de peine ; un mot écrit me coûtant une heure passée devant mon bureau, je n'en voyais pas la fin... c'est ensuite que m'est revenue la force d'écrire, d'aligner des phrases.

Pas plus tard qu'hier, mon cousin Golo m'a dit sur le trottoir, j'ai un truc d'enfer pour toi, regarde, c'est un Mac portable, je te le prête, tu pourras l'emporter à San Donato quand tu partiras en vacances ! tu verras, Andreas, un truc pareil, c'est l'enfer ! Entre l'instant de cette offre de mon cousin et le jour où je l'ai revu, il s'est passé un tas de choses, un tas de choses que j'aurais été dans l'impossibilité de décrire tellement j'étais incapable de prendre sur moi quelque décision. C'était à cause de la mort de ma fille qui s'est suicidée dans son appartement de Munich.

Maintenant, je peux me remettre à écrire, l'édifice est fragile, mais je peux. Revenons aux retrouvailles avec Golo. On a sonné à ma porte, j'étais assis devant mes feuilles blanches, prostré, dans l'attente ; je ne savais ce que j'attendais, la fortune, et autre chose que la fortune, un encouragement à écrire. On a sonné et je suis allé ouvrir, c'était mon cousin. Il a tout de suite remarqué que j'étais pratiquement incapable de mettre un pas devant

l'autre. Au lieu de me donner la main, il s'est penché pour me retenir, j'ai bien cru que j'allais m'écrouler. Je l'ai emmené dans ma cuisine et j'ai dit, bon sang, ça fait si longtemps, mais pourquoi es-tu venu, et justement aujourd'hui ? Golo m'a expliqué ses difficultés, il sortait d'un an de travail aux presses chez Peugeot et il en avait plein les oreilles de la symphonie des presses, j'en ai plein les oreilles de cette symphonie des presses, disait-il, et moi j'avais envie de pleurer, de pleurer comme un gosse, parce que personne n'était venu me voir, personne n'avait franchi le seuil de mon appartement depuis mon retour de Munich. Alors j'ai réellement pleuré et mon cousin, qui commençait à visiter l'appartement, m'a demandé si je n'étais pas devenu fou, je lui ai répondu que non, bien entendu, mais que c'était à cause de ma fille. Il s'est mis en retrait, et j'ai vu à son regard qu'il était terriblement gêné, preuve que Golo est quelqu'un d'intelligent.

J'ai une embrouille, un truc d'enfer, m'a-t-il annoncé, je viens de voir ta mère, elle m'a raconté, pour tout te dire, c'est même elle qui m'a téléphoné, et ça tombait à pic parce que, justement, je cherchais un associé ! J'ai pensé à toi, les presses, j'en ai par-dessus la tête, alors j'ai un truc

d'enfer à te proposer, je te mets le marché en main et tu dis oui, ou tu dis non, si c'est non, je m'en vais, et tu ne me revois pas de toute ta vie, si c'est oui, tu signes et tu deviens le patron d'une super-entreprise de flippers... Alors ?

J'ai attendu quelques secondes, le regard de Golo qui se promenait dans le salon est tombé sur le piano de Celidora, j'ai suivi son regard, et j'ai pensé à ma fille, je me suis dit aussitôt que j'avais tout à gagner à signer avec lui (je le connaissais de réputation, dans la famille on parlait souvent de son esprit d'entreprise) parce que Celidora aurait sans doute été satisfaite de me voir réussir sur le plan professionnel. Ça s'est passé aussi simplement, j'ai dit oui, il a sauté en l'air et il m'a répondu qu'on allait se monter une putain d'affaire dans les flippers, qu'il s'y connaissait sérieux en électricité, et qu'on allait faire fortune. On n'a pas fait fortune tout de suite, mais quand j'y pense, sans mon cousin, je serais resté prostré des mois devant mes feuilles blanches.

Le lendemain de sa visite, je recevais le grand J.T.T. (Jean Tobil-Tessandre) dans ma classe, et encore une fois, il me cassa les pieds avec les diplômes universitaires que je n'avais pas et que je devais préparer pour devenir professeur certifié

et arrondir ma paye de mille cinq cents francs. Je lui ai répondu qu'il m'importait de gagner plus d'argent, mais que cette fois c'était fini, et bien fini. Pourtant, a-t-il ajouté en me coupant la parole, vous êtes quelqu'un de particulièrement brillant, monsieur Nussbaum, et vous ne devez pas laisser échapper cette occasion de reprendre vos études universitaires. Pourtant, ai-je repris du tac au tac, je vais monter une entreprise de flippers avec mon cousin Golo et ce n'est pas mille cinq cents ou deux mille, voire deux mille cinq cents francs d'augmentation que je vais recevoir, mais quatre mille, cinq mille francs, et dans ce cas, non seulement je ne reprendrai pas d'études universitaires, mais je vais quitter l'Éducation nationale ! Le grand J.T.T. a ouvert des yeux ronds comme des soucoupes, il m'a demandé si je plaisantais, si j'allais abandonner tout ce que j'avais mis en place en matière d'expérience pédagogique avec mes élèves. J'ai rétorqué que je n'allais pas plus loin, que je laissais tout tomber.

J.T.T., lui, vraiment, c'était le roi de la pédagogie, il me vouait une confiance inconditionnelle ; comme il était le grand Jean Tobil-Tessandre, et non le petit inspecteur pédagogique Jean Tobil-Tessandre, comme c'était J.T.T. et pas un autre,

il a compris, et il m'a laissé en paix en me promettant de me rédiger un rapport super-favorable. J.T.T., c'est un spécialiste de l'architecture baroque, il m'a confié que lui aussi il en avait plein la tête de l'Education nationale, qu'il en avait assez de se débattre sans moyen, avec rien que des discours et pas de moyens ; je ne lui ai pas proposé de s'associer avec Golo et moi mais presque, on s'est serré la main et on s'est quittés.

J'ai aussitôt rejoint mon cousin qui déchargeait des flippers dans mon garage. Quand j'ai empoigné mon premier flipper, je n'ai pu m'empêcher de penser à Celidora, nous déchargions les appareils d'une camionnette empruntée par Golo à un marchand de primeurs de Montbéliard, ville un tant soit peu moins horrible que Vaubant, mais horrible, c'est un fait, une ville pareille, avec ses rues tristes et noires, moins grises et moins noires que celles de Vaubant, mais assez déprimantes.

Ce n'est pas aux rues de Montbéliard que je pensais, c'est à Celidora qui s'était défenestrée dans son appartement de la Landgasse à Munich, appartement dans lequel j'avais refusé de monter malgré les injonctions de la police. J'étais resté sur le trottoir devant la silhouette tracée à la craie de ma fille qui était devenue une abstraction à cause

de son corps représenté par un cerne, et à cause de son âme matérialisée par ce cerne de craie, c'était l'âme absente de Celidora que je contemplais en contemplant ce dessin sur le trottoir de la Landgasse, je pensais donc à Celidora en déchargeant mon premier flipper avec Golo, et je la voyais là, devant moi, enfant, dans son lit, quand je la berçais au moment du coucher. Je la berçais pour l'endormir, mais avant de la bercer je lui lisais une histoire, et c'était toujours la même histoire que je lui racontais, une version abrégée du Livre de la Jungle. Chaque fois Celidora voulait que j'anticipe sur la présence de Shere Kan qui n'apparaissait qu'à la fin du livre, et je lui répondais qu'elle devait attendre, je lui répondais que je ne pouvais pas aller plus vite et c'est ainsi, de cette manière, que Celidora s'endormait, sans savoir ce qu'il allait advenir de Mowgli. Quand elle avait sombré, je la regardais et je pensais, regarde bien ton enfant, c'est un privilège, tu es là, à côté de ta fille et tu profites de sa présence. C'est réussi ! me suis-je dit en posant le flipper au fond de mon garage, désormais tu pourras la contempler, ta fille, c'est vraiment malin, maintenant tout est différent, allez, Golo ! disais-je, on va chercher le deuxième flipper. On s'installait devant l'appa-

reil, et on le désossait, mon cousin branchait son fer à souder, on se mettait au travail, on travaillait toute la journée, ça résonnait de tous les côtés dans ce garage avec ces deux types (Golo et moi) qui s'acharnaient sur des débris de flippers au milieu des rampes de feux clignotants, de femmes qui avaient des poitrines énormes et des dragons tatoués sur les avant-bras.

On réparait les flippers et on allait les livrer dans les bars et dans les salles de jeux ; je me suis mis à fréquenter les cafés de Vaubant et à boire des verres de bière avec les patrons de bistrot de cette ville infecte où aucun client ne m'adressait un regard sympathique, où aucun client ne se serait porté à ma rencontre pour me serrer la main et me dire, je sais que vous avez perdu votre fille qui s'est défenestrée dans son appartement de Munich, votre fille jouait du piano, elle s'était fait des compositeurs russes une spécialité, elle jouait au Mozarteum et au festival de Maryland. Aucun de ces alcooliques qui sont une représentation parfaite de l'état dans lequel se sont toujours complu les habitants de Vaubant ne m'a jamais adressé le moindre regard de sympathie, je ne parle pas de compassion, parce que c'est un sentiment dont ils ne peuvent être atteints, ils ne savent même pas que la

compassion est un sentiment qui existe ; aucun de ces alcooliques n'aurait eu pour moi qui livrais des flippers la moindre parole gentille, au contraire ils me regardaient installer la machine avec Golo et, à la limite, ils nous prenaient tous les deux, mon cousin et moi, pour des imbéciles, ça, c'est Golo qui le disait, quand ils auront fini de nous prendre pour des imbéciles, tous ces alcooliques qui passent leur temps et leur allocation-chômage devant les bars des bistrots, quand ils auront fini de nous mépriser, tous ces alcooliques !...

Il faut mentionner le fait qu'avec Golo on ne perdait pas notre temps, les flippers entraient dans notre garage et sortaient de notre garage à une cadence effrénée. On n'a pas tardé à s'acheter une camionnette Citroën d'occasion, un vieux tas de tôle qui faisait plaisir à mon cousin, et à la fin du mois, quand on comptait l'argent de la caisse, il donnait des grands coups de pied dans la portière du Tub Citroën en répétant que les bénéfiques étaient insuffisants.

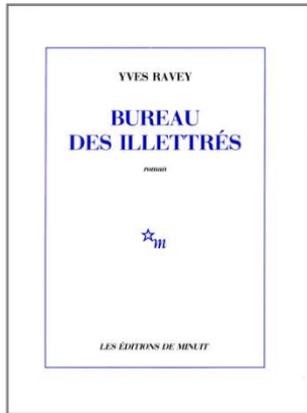
Je gagnais la moitié de ce que m'avait rapporté mon travail de professeur d'enseignement général de collège, section lettres et arts plastiques. Je pensais à mon inspecteur pédagogique, je me remémorais J.T.T. avec ses envolées lyriques sur

l'enseignement des arts plastiques et l'approche par les élèves de l'art contemporain, je me disais, bon sang, si tu rencontres le grand J.T.T. et que tu lui annonces que tu ne gagnes pas quatre mille cinq cents francs par mois, il va te prendre pour le dernier des derniers, si jamais tu croises le grand J.T.T. en livrant un flipper, et qu'il te salue, tu seras bien obligé de lui dire que tu ne gagnes pas quatre mille cinq cents francs brut mensuels. Mais je gagnais dix, quinze fois plus que ce que m'avait rapporté mon premier roman, et à ce titre, me disais-je, il serait peut-être grand temps, après le refus de tes innombrables romans suivants par ton éditeur, que tu envoies une lettre d'insulte à ce dernier, ou plutôt, il serait grand temps que tu envoies une lettre d'insulte à son conseiller éditorial.

Ça s'est passé de cette manière, on était dans le garage en train de bricoler sur une machine à sous et mon cousin essayait d'en comprendre le fonctionnement, putain de machine à sous et putain de flipper, maugréait Golo en buvant une bière, le nez dans des fiches techniques, et moi, j'ai ouvert la télévision. La télévision, on l'avait descendue dans le garage en même temps que tous mes meubles de cuisine et le divan du salon.

CET OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE DIX JANVIER MIL NEUF CENT
QUATRE-VINGT-DOUZE DANS LES ATELIERS DE
NORMANDIE ROTO S.A. À LONRAI
N° D'ÉDITEUR : 2684
N° D'IMPRIMEUR : 11-2102

Dépôt légal : janvier 1992



Cette édition électronique du livre
Bureau des illettrés d'Yves Ravey
a été réalisée le 12 novembre 2012
par les Éditions de Minuit
à partir de l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782707314062).

© 2012 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
pour la présente édition électronique.
www.leseditionsdeminuit.fr
ISBN : 9782707326454